

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 18 JANVIER 1850.

No. 35.

Mission de la Baie d'Hudson.

LETTRE DU R. P. LAVERLOCHÈRE, O. M. J.
A MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTREAL.

MONSIEUR,

Pendant qu'armé du Glaive de la divine parole, vous ne cessez de combattre pour la gloire de Jésus-Christ, pour l'honneur de son Église, et pour le bonheur de vos ouailles, qui habitent la partie civilisée de votre immense Diocèse; pendant que vous consacrez vos veilles laborieuses à éclairer leurs esprits du flambeau de la foi, et à toucher leurs cœurs par sa divine influence, pendant que, pasteur infatigable, vous portez si courageusement le poids du jour et de la chaleur à les instruire et à les édifier par vos écrits, vos paroles et vos actions; vous ne perdez pas pour cela de vue les infortunés enfants de la nature qui habitent au sein des forêts et qui gémissent encore sous le joug affreux du paganisme. De tout temps ils ont été l'objet de votre paternelle sollicitude. Votre Grandeur ne recula jamais devant aucun sacrifice, pour leur procurer le bienfait de la religion, leur envoyant des *Robes-Noires*. Ne pouvant aller vous-même au sein de ces forêts vastes comme l'Océan, à la recherche des pauvres tribus sauvages, vous mettez tout en œuvre pour éclairer la Missionnaire au souffle brûlant de votre amour pour le salut des âmes, et vous face impaignez en esprit. Elles ne s'effaceraient jamais de mon souvenir, ces paroles touchantes, que vous m'adressâtes, pour la sixième fois, le printemps dernier, lorsque prosterné aux pieds de V. G. je lui priai de bénir la Mission que j'allais entreprendre: *Allez, mon enfant, aller sauver ces âmes qui ont coûté tout le sang de J. C. et qui sont si abandonnées. Que ne puis-je vous accompagner dans vos courses lointaines!... mais puisque je ne le puis faire en personne, soyez assuré que je serai avec vous d'esprit et de cœur.* Ces paroles, Mgr. ont été pour l'âme du Missionnaire comme un baume bienfaisant au milieu de ses fatigues. Aussi a-t-il cru qu'il était de son devoir de donner à V. G. des détails circonstanciés sur cette vaste portion de la vigne du Seigneur, qui l'intéresse d'autant plus qu'elle commence à peine à être défrichée, et qui promet pourtant une moisson abondante. Je m'appliquai à résumer simplement les faits proposés à édifier et à encourager les lecteurs, surtout ceux qui sont associés à l'œuvre admirable de la propagation de la foi. Je racontai avec la même naïveté les diverses émotions qu'éprouve l'âme du Missionnaire, lorsque, perdu pour ainsi dire au milieu de forêts sans limites, il se retrouve avec Dieu. Si j'eusse dans beaucoup de détails, c'est que je suis persuadé que mes jeunes lecteurs ne trouveront rien de trop minutieux, dans le tableau que je leur ferai d'une âme que Dieu appelle à la connaissance de son Évangile. Oh! si cette lettre pouvant en ranimant l'ardeur des associés à la propagation de la foi, en engager d'autres à s'y adjoindre, je serais bien récompensé, et je suis d'avance que V. G. en bénirait la providence.

Ce fut pour moi une bien douce consolation. Mgr. lorsque le printemps dernier je pus m'adjoindre deux confrères; je n'avais pu jusqu'alors en avoir qu'un. J'avais même été quelques fois obligé d'entreprendre seul un long voyage, toujours pénible, et souvent dangereux. Ainsi à mesure que les ministres du sanctuaire se multiplient, nous avons le bonheur d'en voir un plus grand nombre se dévouer aux glorieux travaux des missions sauvages. Mgr. l'Évêque de Bytown avait assigné au R. P. Clément les missions qui s'étendent jusqu'au lac *Abbitibi*. Tandis que le R. P. Arnaud devait m'accompagner dans les postes les plus reculés que j'aurais à visiter sur les bords de la *Baie-James*.

Nous partîmes tous les trois de Bytown au commencement de mai, après nous être mis sous la protection de Marie Immaculée, Patronne de cette ville et de notre Congrégation. Je n'ai pas encore oublié, Mgr. la scène touchante qui se passa alors; trois Missionnaires étaient à genoux, et le vénéré prélat que l'obéissance a mis à la tête de ce Diocèse, levait les mains vers le Ciel et d'une voix émue, priait l'Esprit Saint d'animer de son feu divin ceux qu'il envoyait visiter ses ouailles, qui habitent les régions glaciales; puis nous pressant contre son cœur paternel, il confondit ses larmes avec celles de ses enfants, qui le quittaient peut-être pour toujours. — Je ne vous dirai pas Mgr. les difficultés que nous éprouvâmes, les dangers que nous eûmes à courir pour atteindre *Temisaming*.

C'était à ce poste que nous devions laisser le Père Clément, pour prendre passage. Le Père Arnaud et moi, dans l'un des canots de l'Hon. Compagnie jusqu'à la Baie d'Hudson. Craignant d'arriver trop tard, nous voyageâmes à grandes journées. Les eaux étaient si hautes et le courant si rapide que nous fîmes plusieurs fois sur le point d'être entraînés dans des précipices affreux. Une fois entre autres que nos voyageurs tiraient le canot avec une cordelle au dessus d'une cascade, la corde se rompit, et le canot fut entraîné vers la chute. Deux perspectives effrayantes se présentèrent alors

à nos yeux, ou de voir le canot aller se briser contre un tronç d'arbre placé au beau milieu du courant, ou d'aller s'engloutir dans les tourbillons qui étaient au dessous! Mais nous venions de chanter un cantique à Marie, *Pépite de la mer*, et cette auguste Mère vint à notre secours. Ce qui aurait dû causer notre perte devint au contraire notre moyen de salut; un iroquois, qui gouvernait le canot, le voyant sur le point d'aller se briser contre l'arbre, se précipita dans l'eau, d'une main saisit l'arbre, et de l'autre retient le canot suspendu sur l'abîme. Les autres eurent ainsi le temps de renouer la corde. Nous échappâmes encore cette fois, et nous recommençâmes à naviguer en chantant *L'ave Maria Stella*. Oh! qu'il est doux pour le Missionnaire, Mgr. de penser qu'une Mère Puissante et Bonne, veille sur ses jours...! A mesure que nous approchions du lieu où depuis quelques années nous avons eu le bonheur d'enfanter à Jésus-Christ des âmes autrefois si barbares, et où j'ai placé depuis lors mes plus chères affections; mille pensées diverses venaient s'emparer de mon esprit. Revorrai je ces chers Néophytes qui, l'année dernière, versaient des larmes en me quittant, lui disais-je à moi-même. Nous étions encore à deux journées de marche de *Temisaming*, lorsque nous rejoignîmes une quinzaine de sauvages de ce poste. Dès qu'ils reconnurent le canot des *Robes Noires*, ils vinrent à notre rencontre. La joie qu'ils manifestèrent en nous revoyant, n'avait pu effacer entièrement l'expression de tristesse répandue sur leur physionomie, je leur en demandai la cause et ils me dirent: "Père, un grand nombre de ceux que tu avais laissés, l'année dernière, pleins de vie et de santé, ont cessé de vivre: tu ne les trouveras plus au lieu de la mission." "mais tu y verras encore quantité de malades qui attendent, disent-ils, ton arrivée pour mourir; ils bénissent le Grand-Esprit d'avoir été arrosés de l'eau de la prière, et ne craignent pas la mort. Mais il n'en est pas de même de ceux qui ne prient point. (les payens.)" "Ces la voyant la maladie, en sont épouvantés, et disent qu'ils ne prieront jamais. Ils ne veulent pas approcher de la Ste. Cabane ni laisser baptiser leurs enfants." "parce que, disent-ils, cela les ferait mourir." Tu ne les verras pas, ils sont tous cachés dans les bois aux alentours du fort, et plus que jamais ils boivent de la liqueur de *fer* (*ichkotowabo*). Quelques-uns de ceux qui sont baptisés et qui avaient dit au Grand-Esprit: *je ne boirai plus*, ont recommencé à boire: c'est hiver, parce que les Payens leur ont dit qu'ils mourraient tous, s'ils ne buvaient plus. Ils nous ont aussi présenté plusieurs fois de la *biisson mauvaise*, mais nous n'en boirons jamais, nous aimons mieux mourir...!" Tandis qu'ils me parlaient, leurs yeux se remplissaient de larmes, et leur physionomie exprimait toute à la fois une douleur profonde, et une sainte résignation que je n'eusse pas même soupçonnée chez ces habitants des forêts, et qui ne se trouvent assurément que chez ceux qui ont été régénérés. Chacune des paroles que je venais d'entendre, avait été comme un glaive qui me perçait le cœur. Car, je dois vous l'avouer, Mgr. depuis que mes supérieurs m'ont envoyé pour évangéliser ces peuplades infortunées, je n'ai eu à cœur que leur propre bonheur, trouvant le mieux à les instruire et à me sacrifier pour elles. L'admirable résignation avec laquelle ces bons Néophytes supportent leurs souffrances; la foi et la piété qui les animent; à joie qu'ils font éclater en revoyant le prêtre; voilà Mgr. le baume dont se sert le missionnaire pour adoucir les douleurs que lui causent les maux de ses enfants. Lorsque nous fîmes à un mille du poste, nous aperçûmes tous ces bons Néophytes accourir sur le rivage; les hommes et les enfants ayant le fusil au bras et saluant notre arrivée par plusieurs décharges. Toute la mission avait fait treuve à sa douleur, et pris un air de fête. A voir ces excellents chrétiens, on eût dit que rien ne manquait à leur bonheur; mais hélas! j'eus bientôt occasion de voir qu'on n'avait pas exagéré dans le récit qu'on m'avait été fait de leur détresse. Si je m'adressais à un homme pour lui demander des nouvelles de sa femme et de ses enfants que je ne voyais plus, son silence mélancolique et de grosses larmes que je voyais couler le long de ses joues pâles et décolorées, semblaient me dire: "Mon Père, ils ont été pris le devant dans un monde meilleur, et je vais bientôt les y rejoindre!" On se tromperait beaucoup si l'on s'imaginait qu'il y a moins de sensibilité chez nos Indiens Néophytes que chez les hommes civilisés; je puis même assurer que j'en ai vu nulle part ailleurs autant de sensibilité jointe à tant de résignation. J'en ai rencontré quelques fois, assis sur les bords d'une rivière, les yeux baissés et pleins de larmes; l'air triste et abattu; se refusant à prendre aucune nourriture; (Ils avaient vu en quelques jours leur famille entière descendre dans la tombe) mais se consolent et reprennent courage, sitôt que le prêtre faisait briller à leurs yeux l'espérance d'une éternité bienheureuse. Le Missionnaire n'eût-il pas d'autres succès; il semblerait, certes, déjà plus que payé de ses fatigues. Il ne sera

jamais donné, ni au ministre protestant, ni au philosophe d'en faire autant...!
Les canots destinés à conduire le Père Arnaud et moi, à la Baie d'Hudson, ne devant partir que dans une douzaine de jours; je profitai de ce retard pour astroire et consolier ce bon peuple. Jamais, hélas! il n'avait eu autant besoin de consolation! Le Père Clément réalisa alors le projet, formé depuis plusieurs années, d'aller visiter un nouveau poste, appelé *Matowagamingue*, situé à sept ou huit journées de marche, au nord-ouest de *Temisaming*. Le trajet en est extrêmement difficile. La rivière dans beaucoup d'endroits cesse d'être navigable; et lors on est obligé de porter le canot et le bagage à travers les bois, et cela l'espace de sept, huit, et quelques fois neuf milles. La comme ailleurs, la vue du Missionnaire fut un sujet de joie pour les uns et de terreur pour les autres. Ces derniers, s'étant aussi mis dans l'esprit que la présence du prêtre les ferait mourir, s'enfuyaient à son approche. Quelqu'un d'eux qu'il fit pour les persuader qu'il n'était venu que pour leur enseigner le chemin qui conduit au bonheur, plusieurs n'osèrent pas même lever les yeux sur lui. La plupart, néanmoins, manifestèrent la joie que leur causait l'arrivée de l'envoyé du Grand-Esprit, et firent tous leurs efforts pour s'instruire. Le P. Clément baptisa bon nombre d'enfants et plusieurs adultes. Un des principaux de cette tribu, que j'avais eu le bonheur de baptiser, il y a deux ans, au fort de Moose, et dont la ferveur ne s'est jamais ralentie depuis, n'a pas peu contribué par ses bons exemples, à faire naître une haute idée de notre Ste. Religion dans l'esprit de ceux de ses compatriotes que la magie et la passion pour les liqueurs fortes n'avaient pas entièrement éteints. La aussi j'espérai l'empire du démon s'ébranler bientôt; le missionnaire peut faire de fréquentes apparitions. Les démons châtés réitérés que plusieurs d'entr'eux avaient faites auprès de nous pour nous prier de nous rendre chez eux, et l'ardeur que la plupart ont eue à s'instruire, m'en est un sûr garant. Mais hélas! où sont les ouvriers? où sont les ressources? *Messis quibon n'ultu, operavit autem pauci!*... Je reviens à ma chère mission de *Temisaming*.
Je n'avais rien de plus pressé, en arrivant au milieu d'eux, que d'aller porter quelques paroles de consolation à ceux qui, retenus par la maladie, étaient dans leurs pauvres cabanes; et le nombre en était grand. Mais je ne les avais pas encore tous visités, quand je fus moi-même attaqué d'une fièvre brûlante. L'aspect de la détresse de mes chers enfants, plus encore que les fatigues du voyage, avait occasionné en moi une révolution de bile. Le respectable M. Cameron, bourgeois du fort, avait eu la délicatesse de faire préparer un appartement dans sa propre maison pour me recevoir. Bientôt dès que les Indiens eurent connaissance de mon indisposition, mais n'ayant pas la permission d'entrer, on vint rôder en grand nombre, au tour de mon logement dans une attitude inquiète. Cependant j'eus de me transporter à la chapelle; et je pus commencer, tant bien que mal, les exercices de la mission. Oh! comme mes chers Néophytes s'empresaient d'accourir à la *Sainte Cabane* au premier son de la clochette! Quelques uns s'y rendaient en se traînant, d'autres s'y firent apporter, et tandis que j'offrais l'adorable sacrifice, ces spicettes ambulantes faisaient encore retentir l'air de leurs cantiques sacrés. Il y avait dans le son de leurs voix quelque chose de si mélancolique que j'avais de la peine à composer mes sanglots. Il me semblait entendre comme un cantique funèbre retentir à mes oreilles. C'était comme le chant du cygne, précurseur de la mort: C'était le cantique de la délivrance! Lorsque je fus envoyé pour la première fois vers ces peuplades malheureuses, mon dessein était bien, sans doute, de m'associer à leur douleur aussi bien qu'à leur joie; mais je ne soupçonnais pas alors que cela put me devenir si naturel. C'est pour moi un besoin aussi bien qu'un devoir. Ce n'était pas, au reste, ceux qui m'entouraient alors qui excitaient le plus ma compassion, leur état me paraissait digne d'envie; trois dans la même journée expirèrent dans mes bras, unis des sacrements de l'Église, et portant vers le ciel un regard où se peignaient l'espérance et l'amour. Mais ce qui excitait ma douleur, c'était la pensée qu'un certain nombre d'infidèles, en proie à une terreur panique, et atteints, eux aussi, par l'épidémie, ne voulaient pas approcher du lieu de la mission. On m'avait averti qu'il y en avait quelques uns cachés dans les bois, à une certaine distance du poste; j'y courus, et j'y trouvai quatre familles, ces infortunés frappés d'épouvante, à mon aspect, comme à celui d'un être maléfisant, s'enfuyaient à la hâte. Il ne resta dans les cabanes que ceux que leurs infirmités y retenaient forcément; de ce nombre était une femme, jeune encore, mais vieillie par le désordre. Depuis plus de cinq ans, nos efforts pour la faire rentrer en elle-même, avaient été infructueux. L'année dernière, elle était encore robuste, mais le printemps, quand nous la revîmes, nous la recon-

naissions à peine, tant elle était changée. Attaquée d'un marasme qui la poussait à grand pas vers la tombe, elle ne se le dissimulait pas; mais plus elle sentait sa fin approcher plus elle redoutait de se trouver avec elle-même. Elle était à peu près suffisamment instruite pour pouvoir être baptisée, mais l'idée que le baptême, et même la présence du prêtre ternirait sa mort, la glaçait d'épouvante. Oh! Mgr. il faut être témoin de pareilles scènes pour s'en faire une juste idée. Ne pouvant fuir ma présence comme avaient fait les autres, elle prit le parti de demeurer insensible à tout ce que je pourrais lui dire. Couchée la face contre terre, elle ne voulait ni me répondre, ni même lever les yeux sur l'image du Sauveur que je lui présentais. Elle ne put toutefois empêcher que des paroles tantôt terribles, tantôt consolantes que je lui adressais, ne vinssent frapper ses oreilles. C'était le seul moyen qu'elle eût laissé en mon pouvoir pour faire naître le repentir dans son âme. Elle s'obstina néanmoins à garder le silence. Deux autres auxquelles je m'adressai ensuite, et dont l'une était sa mère, ne témoignèrent pas de meilleures dispositions. Constamment frappées de la pensée qu'une prompte mort serait le suit de nos conférences, elles étaient non moins terrifiées de ma présence que j'étais moi-même affligé de leur déplorable état. Lorsque, après une longue exhortation j'essayai de leur demander si elles ne seraient pas bien aise de recevoir le baptême. "Non, me répondaient-elles, cela nous ferait mourir." Voyant mes efforts inutiles sur les âmes timides; je les quittai, m'enfonçant dans l'épaisseur de la forêt, l'âme accablée de tristesse; là je me jette à genoux au pied d'un arbre, et m'adressant à mon refuge ordinaire, je suppliai *Marie Immaculée*, de s'intéresser auprès de son fils adorable pour ces malheureux, qui venaient de refuser sa médaille que je leur présentais. Je promis de célébrer une messe en l'honneur de son très saint cœur. Oh! ma Bonne Mère, vous entendîtes mes soupirs...! Je me relevai le cœur soulagé, et me dirigeai vers la chapelle; c'était l'heure de la prière. Tous mes Néophytes m'y attendaient. "Mes enfants, leur dis-je, j'ai quitté, vous le savez, mes parents, mes amis, ma patrie pour venir dans vos forêts, apprendre vos langues, partager vos peines, et vous enseigner le chemin du bonheur: votre âme m'est plus chère que ma propre vie, et pourtant, il y en a encore parmi vous qui ne veulent pas prier, ni se faire baptiser: ils ne veulent pas écouter la parole du Grand-Esprit, et ils sont malades. Encore quelques instants, et ils seront perdus pour jamais! Demandons tous ensemble, à la Bonne Marie, qu'elle prie son fils Jésus de leur faire miséricorde." Il n'en fallut pas davantage; vous eussiez été édifié, Mgr. en voyant cette pieuse congrégation tomber à genoux et d'une voix émue, adresser à Marie cette touchante prière que je traduis mot à mot:
" Souviens-toi, o! Marie, que nous, qui habitons les forêts, sommes les enfants de ton fils Jésus aussi bien que ceux qui habitent dans les grands villages, puisqu'il nous a tous créés, et qu'il est mort sur le bois pour nous retirer du feu de l'Enfer. Nous étions bien malheureux, avant de connaître la Ste. prière de ton fils Jésus, et la *robe noire* est venue nous l'enseigner. Mais il y a encore beaucoup de nos frères ensevelis dans la nuit profonde de la magie, et qui ne veulent pas prier. De grâce, O! Mère, intercède pour eux, auprès de ton fils, pour qu'il leur enlève leurs cœurs qui sont bien dans. Nous te le demandons, car nous savons que tu es si bonne et puissante." Des prières si ferventes et si pures devaient être exaucées. Le lendemain après la messe je pris le nouveau sentier de la forêt. A mesure que j'approchais du petit campement, mon esprit flottait entre la crainte et l'espérance; mais j'eus bientôt occasion de voir que Marie avait écouté les vœux de ses enfants. J'étais encore à quelque distance de celle qui la veille n'avait voulu ni me voir, ni m'entendre, quand je la vis se traîner pour venir à ma rencontre. Sa mère était présente et parut prêter une vive attention aux paroles que m'adressa la malade, avant même que je l'interrogeasse. Ces paroles se suffiraient pas de moi souvenir, les voici: "Hier, mon père, je ne voulais pas écouter lorsque tu me parlais de la religion du Grand-Esprit, mais quand tu as été parti, j'ai été plus souffrante. Que la nuit ma prière fut longue! J'avais peur de mourir avant d'être baptisée, parce que je savais bien que je ne pourrais pas aller voir le Grand-Esprit dans sa grande lumière" (le Ciel) Puis, s'adressant à sa mère, "Tu sais, ma mère, lui dit-elle, que je t'ai appelée trois fois durant la nuit!" La mère qui, pendant ce préambule avait paru toute absorbée, leva la tête, jeta un regard compatissant sur sa fille, fit un signe affirmatif et tomba dans ses réflexions. La malade ajouta: "Oh! c'est qu'il me semblait toujours que j'allais tomber dans le feu de l'abîme! voilà pourquoi je t'ai appelée." Voyant qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre, car les quelques paroles qu'elle avait dites l'a-

vaient entièrement épuisée, je la disposai au baptême qu'elle reçut avec toutes les marques d'une foi ardente et d'un repentir sincère, baisant tout à tour la petite croix, et la médaille que je lui donnai et qu'elle avait refusé la veille. Ce fut sa vieille mère qui courut à la rivière puiser l'eau pour le baptême, ce fut elle aussi qui, après le baptême l'engageait à remercier le Seigneur. "Oh! mon père, me dit la jeune Néophyte, sitôt que je pourrai marcher, je veux aller à la *Sainte Cabane*, pour que tu me fortifies avec la Ste. *graisse de bois* (les stes. huiles.) Cependant ajouta-t-elle, je crois qu'il est prudent de cachier encore quelque temps mon baptême aux infidèles, parce que si je venais à mourir, ils diraient que c'est ce qui m'a tué." Vous voyez, Monseigneur, que notre ministère, parmi les sauvages, est toujours assaisonné de vinaigre et de miel. Je passai plus de quatre heures avec ce rédit infect, mais que les 4 heures eurent d'atrait pour moi! jamais il ne sera donné aux mondains de le comprendre...! Dans la lettre que j'adressai, l'année dernière à Mgr. de Bytown, je lui marquai qu'un sauvager infidèle avait été sur le point de me tirer un coup de fusil. Eh bien! cette jeune Néophyte était sa propre sœur! Tous mes chrétiens partagent ma joie lorsqu'ils apprennent qu'elle était baptisée et sa mère catholique. Quelques jours après elle rendit l'esprit à son créateur, dans les plus beaux sentiments d'amour et de résignation.
Onze jours s'étaient déjà écoulés depuis que nous étions à *Temisaming*. Tous les chrétiens avaient pu participer au bienfait de la mission: il y eut cependant encore plusieurs infidèles qui ne voulurent pas s'y rendre. Les canots se trouvant prêts, nous quittâmes ce poste le dix du mois de juin. Nous étions accompagnés de 22 Sauvages, dont 5 du lac *Nipissingue*. Toute la mission se réunit sur le rivage et une décharge de 50 coups de fusil se mêla aux cris d'adieux, et sembla porter jusqu'au Ciel nos vœux réciproques.
Je vis, en passant au lac *Abbitibi*, mes chers Indiens de cette tribu. Je leur annonçai que le Père Clément serait chez eux sous peu de jours; je baptisai leurs enfants et je bénis la tombe de plusieurs fervents Néophytes qu'une mort prématurée avait durant l'hiver, enlevé à l'édification de leurs frères. Je visitai aussi le tombeau solitaire d'un vieillard respectable, qui depuis 45 ans vivait dans cette place en qualité d'agent pour l'honorable Compagnie de la Baie-d'Hudson, et qui venait de terminer sa carrière. En contemplant cette tombe, qui recèle les cendres d'un gentilhomme qui fut toujours plein de bonté pour moi, je ne pus m'empêcher de donner des larmes à sa mémoire. J'aurais bien voulu aussi lui donner des prières, mais hélas! il est mort dans une religion qui ne l'utilité après le trépas...! Desclante doctrine, qui ôte à un ami jusqu'au moyen de payer à son ami et bienfaiteur une dette si douce de reconnaissance!!! J'eusse donné beaucoup pour le conserver longtemps à la tendresse des Indiens de cette tribu, car tous le regardaient comme un Père; et de fait, il les aimait comme ses enfants. En voici une preuve: lorsque, l'hiver dernier, il vit que plusieurs étaient morts ou mourants; il sortit de chez lui, s'assit sur la place par un froid de 32 degrés, versa un torrent de larmes, et ne cessa que pour mourir. C'est ce que m'ont raconté, en pleurant, les Indiens eux-mêmes.
Nous ne séjournâmes que deux jours dans ce poste, puis nous nous embarquâmes pour la Baie-d'Hudson, jamais dans mes voyages je n'avais goûté tant de bonheur, parce que jamais je n'avais eu à ma suite un si grand nombre de mes enfants. Outre les 22 dont j'ai parlé, dix du *Grand-Lac* et trente d'*Abbitibi* vinrent grossir le cortège. C'était une véritable mission ambulante. Tous les soirs nous nous révisions au pied d'un arbre, et là nous entendions un despieux cantiques que nous avons traduits du français en leur langue naïve et véritablement poétique, et des milliers d'échos le répétaient au loin. Comment redire à V. G. les sentiments divers qu'éprouve le Missionnaire lorsque, un peu après minuit, à la clarté douce et majestueuse d'une aurore boréale, au pied d'une cascade, où sur les bords d'une mer magistrale, il célèbre le sacrifice auguste et redoutable des autels! Comment redire avec quelle émotion, il s'écrit alors au souvenir de tant de pères ingrats qui habitent la terre de civilisation: "Bénissez le Seigneur, vous tous habitants des forêts, puisque plusieurs de ceux qu'il a comblés de tant de bien le blasphèment sans cesse..."
Le 21 juin nous arrivâmes au fort de Moose où durant dix jours je continuai la mission commencée en chemin. Les Indiens de ce poste au nombre de 45 à 50 familles ont un peu près tous été baptisés par un ministre méthodiste, qui y a résidé 8 ans. Le non-Bible que qu'ils ont reçu est à peu près la seule marque qui les distingue des infidèles, chez les hommes surtout. Je n'y ai vu ni plus de vertus morales ni plus d'instruction religieuse. Plusieurs néanmoins m'ont manifesté un désir sincère de connaître et d'embrasser notre